

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 40
Département... 42
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6

LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions Lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK

SÉCRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

BUREAU DE VENTE

Pour Lyon et la région : C. MÉLIN,
1, rue de Jussieu, 1.

Les Abonnements sont reçus

Chez M. V. FOURNIER, rue Confort, 14

LYON

LES CURIEUX INCIDENTS DU CONCOURS HIPPIQUE

Guerre aux Souteneurs ! — MM. Olivier, Lapeyre et C^{ie}

Tirage justifié :

25.000 N^{OS}Lire à la 2^e page

BRASSERIE DU TÉLÉGRAPHE

Guerre

AUX SOUTENEURS !

Bravo, messieurs les étudiants, bravo !

Voilà qui est de la bonne besogne.

On connaît l'aventure. Les habitants du joyeux pays Latin sont jeunes ; partant ils aiment à rire. S'ils ont renié la grande Bohème que Mürger immortalisa ; s'ils ont abattu le reverberon ou se pendent Gerard de Nerval, ils n'ont pas moins conservé intact le culte de la gaité. Les fantômes ravissants de Mimi et de Musette errent encore les jeudis et les lundis soirs, dans ce coin ignoré des profanes, derrière le Luxembourg, où s'élevaient, jadis, le Prado et la Closerie des Lilas. Bullier succède à la Chaumière ; c'est le bal de la jeunesse studieuse.

Nos grands hommes, à l'état d'embryon, y sont entrés, plus joyeux de tenir sous leur bras, celui d'une beauté facile, très bonne fille et pas du tout bégueule, que, trente ou quarante ans plus tard, un porte-feuille de ministre ou une serviette d'avocat. Bullier est à deux pas de la rue Racine, où, dans les greniers on vit si tard. La rue des Grès qui vit s'épanouir toute l'idylle des Champ-Pleury et des Rodolphe s'ouvrait dans ces parages. On va à Bullier en passant par la Sorbonne ; c'est même un chemin fort direct. Le boulevard Saint-Michel, cette artère intelligente et féconde de la grande ville, y mène tout droit. C'est le quartier mystérieux, où, tout gamins, je me promenais ravi, étonné par ces hautes fenêtres sans lumières, derrière lesquelles gisaient des rieurs verts sur les triglopes. C'étaient les ateliers de nos peintres et de nos sculpteurs. Parfois à ces croisées, venaient s'accouder de très bizarres jeunes femmes, singulièrement drapées, ayant dans leurs poses des airs de madones qui danseraient le cancan. Auprès d'elle, le rapin, souriant dans une barbe à la Jésus-Christ. Je ne voyais point de ces têtes-là, rue Saint-Denis. Les petites femmes étaient simplement des modèles au repos. Les chefs-d'œuvre se perpétuaient là, ces monstres et ces démons, c'était le génie prenant le frais. Ce quartier est tout un monde ; il est calme et il est vivant ; on y pense et on y parle. La fièvre de Paris, la fièvre intense, à son foyer, dans ce faubourg, en apparence si tranquille dans ses rues et si léger sur son boulevard. Bullier est le trop plein du cerveau en fusion. Il s'élève avec ses prétentions d'Alhambra, sur les confins de ce peuple bizarre qui d'une main, feuillette un code et de l'autre retourne Nana.

Nana ; c'est la grisette moderne. Point d'esprit, point de cœur, point de talent. Bête et sensuelle ; une chienne de carrefour qui présente sa note. Telle nous la connaissons ici, telle nous la retrouvons là-bas. Le vice est un moule ; elles s'y vont toutes formées ou déformées. Je ne veux point gémir sur la grisette de Paul de Kock. Elle est allée rejoindre les vieilles lunes. A chaque instant, un chroniqueur aux abois retracé le profil de Lisette et s'écrit avec un ancien bohème devenu ministre :

Car il n'est plus, le vieux quartier latin... Il refait l'historique du bonnet, ce bonnet léger qui s'envolait si bien par dessus tous les ponts. Il rappelle la robe d'indienne, le col uni, et le tablier de soie noire avec des petites poches. Il pleure sur les greniers où l'on était bien à vingt ans, et il conclut en disant : que la gaité s'en va et que la jeunesse est morte.

Ce qui me console, en lisant ces lugubres éloges, c'est que j'en connais les auteurs, ce sont des joyeux vivants, qui ont presque tous écrit leurs lamentables philippiques, au bord de la Marne, sous une tonnelle de vigne vierge, à la lueur d'un punch et une belle fille sur les genoux.

Est-ce que la jeunesse peut s'éteindre, voyons ? Est-ce qu'on peut supprimer le printemps ? Il n'y a pas trente-six façons d'avoir vingt ans, on change la chaumière en Bullier ; on déserte Montmorency où il y a des ânes, pour Saint-Cloud où il y a des mirlions ; on chante le Beau-Nicolas, au lieu du Pied qui remue, on fait du bruit à Taillout, au lieu de faire la Vierge à l'Odéon ; mais on est toujours les jeunes hommes, épris des choses aimables et faciles et mangeant, sur des lèvres humides de desirs, une fraise cueillie, à deux, dans les bois.

Que ce bois soit Clamart ou Romainville, qu'importe ? la fraise est-elle moins une fraise, et le baiser moins un baiser.

Mon Dieu ! nos grisettes modernes ont l'immense tort d'être horriblement maquillées et horriblement cher. Mais, à qui la faute ? Elles adorent les écrivains. J'avoue que les écrivains sont plus coûteuses que le monde. Elles disent : « C'est infect !... Oh ! quelle horreur ! » Elles s'évanouissent au bon moment ; elles jouent du piano, elles causent pur-sang ; handicap : elles savent le cours de la Bourse, elles boursicotent ; cotes et cotées ; on les tripote et elles tripotent. Puis, elles ont des robes qui font du volume ; des jupons qui balayent l'asphalte, des corsets très savants, qui colent si bien qu'on devine ce qu'on aurait en payant. Leurs coiffures sont des trouvailles. Elles ne travaillent pas : c'est le secret de leurs mains blanches ; au delà du Boul'Mich ! elles sont des goddesses, en déca, des étudiantes. Leur état civil change selon les habitudes.

Gratitez bien l'étudiante ; vous trouverez la grisette dessous seulement, la grisette faite lorette. On a été longtemps la Dame aux trois jupons, on veut devenir la Dame aux Gamélias. On a l'amour du luxe, de l'appartement chic, de la table savamment servie, Jeûner, des négligés, aimer pour aimer : quelle bonne histoire ! L'amour c'est de la viande. Nana ne ronge pas les os, même les os de poulet. Nana fait du fil à l'aiguille de l'épate, Nana a du chien Nana, quand elle émigre, traîne la chaussée d'Antin au quartier Latin. Mais, encore une fois, à qui la faute ?

A nous — On a voulu des robes faisant froutrou, des grands chapeaux, des petites bottines et des hauts talons — On a tout cela : mais tout cela coûte, mon bel ami. La couturière, Adrienne Roux sait ce qu'en vaut l'heure. Mademoiselle Musette gagnait sa journée en enfilant des perles. Le jour, où, elle a échangé son bonnet contre un chapeau, sa robe de mousseline contre une robe de soie, ses petits souliers à boucles contre des bottines Louis XV, elle a réfléchi très longuement, elle a planté là, le pot de colle ; elle a loué un très grand logement au premier, mais ça n'a pas été pour enfilier des perles. Bullier n'a l'air plus fête que parée comme une chaise. Messieurs les carabins ont chanté les splendeurs de sa mise : Comme avec art l'es m'ins... Les potaches lui ont gazouillé des boléros, imités de l'impeccable Théo. Ils ont rimé ses dentelles, chassonné ses satins ; ils lui ont donné des noms grecs, des noms hindous, des noms japonais : Ils ont, lutures robes noires, exalté les mérites des robes roses : hommage de la plume aux plumes.

Ils ont payé. Ils ont de l'esprit, l'esprit agace : Nana s'est ennuyée. Elle a fini par bâiller en les écoutant : elle n'est plus allée — elle ne va plus — à Bullier que par amour du métier, rieuse parce que ses dents sont blanches et point vertueuses, parce que la vertu ne mène à rien. Elle se moque ; elle est devenue plus sceptique que ses sceptiques amis. Elle ne tressaille pas plus sous leurs baisers, qu'un cadavre sous le scalpel. Et son désaveuement a engendré Alphonse.

Il s'est faufilé, lui, l'ignoble imbécile, le goujat sans tournure, le porc d'amour à l'engrais. Il a profité de l'obscurité de la chambre, il s'est installé sous le lit : le dessus était occupé. Il a entendu les carresses sans bondir de haine, mais il a entendu tinter les louis d'or en sautant de joie. Le jeune Eliacin parti, il a repris la place. Et, il a eu ce que l'autre n'avait pas eu : les tressaillements vrais, le baiser qui se donne, la volupté dans une étreinte, l'abandon tout entier d'un être. Et il n'a pas payé ; mais on l'a payé.

Seulement, Eliacin, étant beau, brave, généreux, de l'esprit : un esprit facile et léger, homme du monde, élégant, causeur, aimable, ayant des pruderies charmantes, des retenues d'amoureux que sa passion entraîne et retient. Il a, peut-être, tremblé en embrassant l'épave, et senti bouillonner son sang au contact du chaud épiderme. Eliacin est naïf, il a dit à Nana un sonnet sur sa gorge ; il a en comparé la blancheur aux lis ; il a cité toute une strophe de la Divine Comédie : le passage où Françoise laisse tomber le livre...

Alphonse n'a pas eu cette fraîcheur, cette poésie, ces regards dans la volupté, ces délicatesses dans l'enlacement. Il a été tout bonnement, tout bestialement, tout cyniquement le mâle : le mâle qui est brutal grossier, ignoble et puant.

Il a embrassé comme on mord ; il a demandé comme on ordonne, il a touché comme on frote. Pas un mot pas un geste que l'amour commande et demande. Elle a été tendre, voluptueuse ; elle l'a trouvé beau, parce qu'il était fort et elle a été ; non seulement sa maîtresse, mais son bien, mais sa chose. Plus encore sa vache à lait : elle l'a gavé de vin, après l'avoir saoulé d'amour. Et, il est sorti de chez elle, gorgé d'or, superbe d'imbécillité, menaçant hautain. Elle l'a accompagné rampante, tremblante sous cet oeil féroce ; femelle donnant la becquée à un mâle.

Alors, Alphonse a envahi, le bal joyeux, où le plaisir prend ses ébats dans les tourbillons d'une valse ou d'un quadrille populaire. Il s'est assis à la Source, à la Jeune France, ailleurs, dans un coin, seul à table ; satisfait, content de lui, le ventre constellé de pesantes breloques d'or, et les doigts ronds en saucisses chargés de bagues. Là, il a guetté, non en amant jaloux, mais en pourcentage cynique, les succès de la femme de tous les hommes, qui dit en parlant de lui : mon homme. Il a suivi les couples mystérieux ; il a sondé l'apport du capital dans ces amours intéressées. Son audace a grandi. Il s'est étalé au grand jour. Il s'est promené sur les boulevards éblouissants de sa boue gluante les gens de bien ; parlant son langage infâme, en plein public, triomphant ; le maître, comme si la rue était aussi sa prostituée.

Les préfets de police ont été impuissants. Les décrets sur la voirie n'avaient pas prévu Alphonse. Alors, les étudiants se sont ligüés : ils se sont armés de gourdins, ils ont rossé les drôles. Les étudiants ont bien fait.

Rien n'est plus vil, que le métier de souteneur. Exploiter ses vices : est ignoble ; exploiter les vices des autres : est infâme. Je suis sans tendresse pour l'hénaire pourtant je lui pardonne. Mais comment flétrir, le misérable qui vit à ses dépens ; qui attend derrière la porte, qu'un passant ivre ou amoureux ait quitté le lit au fond de l'alcôve, pour demander sa rançon ? Boire la sueur que le plaisir ou son spectre fait couler ! On reste atterré devant l'énormité de cette bassesse.

Il y a de la hardiesse dans le vol, il y a de la grandeur dans le crime. Carthouche m'émeut, Mandrin m'étonne, Trompant m'effraye, Alphonse me dégoûte. Il est au-dessous de tout vulgaire chourineur, au-dessous du dernier grincheux. Il ne mérite pas la prison ; il ne mérite pas l'échafaud : c'est un être immonde : le premier venu devrait avoir le droit de le tuer, en place publique, comme un animal venimeux dont la biesure ne se guérit pas.

Les étudiants de Paris ont bien fait, mais ils n'ont pas fait assez. Ils feront mieux. La jeunesse veut rire, mais elle veut que son rire soit sain. Les futurs médecins ont assaini leurs bals joyeux ; c'était leur droit. Je me demande pourquoi on le leur conteste. Il est juste, pourtant, qu'on écarte des sentiers où poussent les violettes, les charognes qui les empestent.

Notre Lyon, quelque nuit, en fera autant. Ils débarrasseront les rues, nos promeneurs, nos cafés, nos squares, nos bals, de ces tristes sires. Ça grouille, ça pu, ça corrompt. L'amour, moule l'amour vénaux, même l'amour qui fleurit entre la fange des pavés, est souillé par ces corbeaux des alcôves douteuses.

Messieurs les étudiants de Lyon, la chasse aux mangeurs de femme est ouverte. Pour ce gibier-là, point n'est besoin de foudre. E. DESCLAUZAS.

LES RENTIÈRES

A ELODIE VALOIS, 30 ans, rentière.

Elles ont des petites rentes
Et des rentes qu'elles se font.
Pour ces fiançailles charmantes,
Le Grand-Livre c'est le chiffon.

On les tripote, elles tripotent.
Et, dans ce grand monde embelli,
S'exaspèrent, elles boursicotent
Sans même sortir de leur lit.

Elles en prennent à leurs aises
Avec leurs opérations :
Ce sont toujours les plus mauvaises
Qui sont les bonnes actions.

Choses, ma foi, fort étonnantes,
Leur capital — fruit défendu —
Ne peut leur rapporter de rentes
Que s'il est tout à fait perdu.

Elles sont des mouches très fines,
Très fines — oh je les connais !
Elles spéculent sur les mines ;
Mais sur les mines de... niais.

Chez elles, l'or s'entasse en piles ;
Dessous, l'amour se dit vaincu,
Car elles sont sur tout habiles
En l'art de manier l'écru.

Rentières ! Quel titre superbe !
Toi, qui leur donnes tout ton bien,
O jowennceau, naïf imberbe,
Sais-tu d'où cet argent leur vient ?

Elles n'ont point rouillé d'aiguilles,
Pour tant ces merveilleux trésors,
Elles les ont gagnés, ces filles,
A la sueur de leurs beaux corps.

Karl MÜLLER.

PROGRÈS & BAVARD

Tremble ! Bavard tremble ! Ta dernière heure est proche ; les lois de Monsieur Humbert vont l'atteindre, terribles, et vau d'or un instant adoré, te jeter à bas d'un seul coup. Le Progrès, ce journal qui profite de son titre menteur, pour combattre les idées saines et marcher à reculons, cette écrivaine de la Presse lyonnaise, le Progrès l'a dit.

Le Progrès éjacule contre nous sa prose la plus véneuse, nous assaille de ses phrases les plus ronflantes, nous bombarde de ses plus méprisantes tirades ; ses rédacteurs, chauffés à blanc, signent furieusement leurs plumes de Tolède, ses Marinoni s'émouvent, le Progrès s'emballe !

Nous pourrions reproduire ici l'entrefilet émanant du cerveau d'un progressiste en délire et paru samedi matin dans la feuille du sieur Delaroche, mais nous respectons trop nos lecteurs pour leur donner des journaux dont l'odeur nauséabonde pourrait faire supposer qu'ils ont préalablement servi à envelopper les articles premier choix de l'écaillière du coq.

La feuille du sieur Delaroche, prenant la défense du nommé Louis Git, qui s'est permis de me gratifier, en plein concours hippique, des qualificatifs les plus malséants, m'injurie à son tour d'une façon ignoble. Tu n'as qu'à bien te tenir, vil recueille d'élucubrations burlesques ! Sans doute, venant de si bas, les injures que vomissent ces marauds, ne pouvaient guère s'élever qu'à la hauteur de mes bottes. Mais, elles ont une dignité mes bottes ; mon devoir est de les faire respecter de ceux à qui je croisais faire beaucoup d'honneur en les stigmatisant au verso du seing de ma semelle.

Les grossièretés d'un Alphonse sont choses de bien piètre valeur, que cet Alphonse soit celui de la dernière fille de trottoir et qu'il soit coiffé d'une casquette à trois points, ou que ganté de paille et vêtu à la dernière mode, ce soit le protecteur de Marguerite la Nantaise.

Quant au patron du Progrès-Turn ou sieur Léon Delaroche, il m'amuse fort lorsqu'il parle de chantage ! Le chantage entre tellement dans les habitudes de ce gentilhomme, qu'il voit du chantage partout. Toi, qui es grand maître dans l'art de faire chanter, tu oublies donc Léon mon ami, les échecs auprès de Messieurs Francis Genin, Lévy et tant d'autres. Tu oublies donc les étreintes parus dans les colonnes au sujet de ceux qui se refusaient à te faire confectionner leurs affiches ! Tu oublies donc qu'hier encore une question Chantatoire te faisait perdre ton rédacteur Peyroux ? Sangdieu ! ta mémoire est bien courte mon camarade !

Ta mémoire est bien courte mon camarade et j'avoue que pour un agent de change failli, tu ne manques pas d'audace !

Le Progrès qui en sa qualité de « journal le mieux informé » raconte les événements avec une inexactitude du meilleur goût, a reproduit dans un style écorçant (?) les racontars grotesques du matamore qu'il avait, vendredi dernier, délégué au Concours hippique.

La jeune personne dont le Progrès prend la défense en termes si élogiques et qui s'étant levée me crachait, dit-il, à la face tout le bien qu'elle avait à dire de moi, cette jeune personne n'est autre que la nommée Elodie Valois, celle-là même que tu expulsas jadis si violemment des bureaux du Petit Lyonnais, Monsieur Delaroche ! Tes sentiments sont bien changés à son égard.

L'individu répondant au nom de Louis Git, qui paraissait tant s'efforcer de notre présence au concours, le nommé Louis Git, qu'il est facile de reconnaître à l'envergure de ses nageoires et qui prétend que nous ne pourrions pas vivre sans le petit commerce qu'il exerce lui, avec tant de succès, au lieu de lever le nez d'un air douchichottesque et de déclamer ses rodomontades, ferait bien mieux de payer les innombrables dettes qui le font, à chaque pas butter sur le pavé de Lyon ; il pourrait

ainsi circuler un peu plus librement, sans courir le risque lorsqu'il a savamment évité une connaissance à qui il doit deux cents francs, de se cogner le nez contre une autre à qui il n'en doit que soixante-dix.

Le sort en est jeté ! Bavard tu n'as plus qu'à recommander tes presses à Dieu. Le Progrès te montre du doigt la loi Humbert, comme on montre de loin, au condamné l'échafaud dont on va lui faire gravir les gradins.

Préparez-vous au plongeon ! nous dit le sieur Delaroche, l'ère de la pornographie va finir ; vous pouvez congédier votre escouade de typographes, vous pouvez jeter tous ces travailleurs sur le pavé ! Courbez le front ! on va... vous couper la tête !

Mais batteur d'estrade que tu es, tu ne sais donc pas que la pornographie nous compte parmi ses ennemis les plus acharnés ! Qui des deux atteindra-t-elle la loi Humbert, du Bavard qui depuis qu'il existe n'a jamais reçu le plus petit avertissement du parquet, qui n'a jamais laissé filtrer dans ses colonnes le moindre rayon pornographique, ou de toi, charlatan qui, sous prétexte de prime, fais distribuer à tes lecteurs les livraisons des Contes d'Amour et qui fais placarder au coin des rues des affiches jaunâtres, agrémentées de gravures obscènes ?

Qu'elle vienne donc cette fameuse loi anti-pornographique ! Nous l'attendons de pied ferme, nous autres ! Crains-tu donc que la prose de tes rédacteurs ne soit pas assez alléchante, que tu fais accompagner ton Progrès d'images que ne désavouerait pas l'Événement Parisien.

Le Progrès, ce journal si recommandable qui parle avec tant de mépris de la race immonde des Alphonse — obéissant à cet axiome qui dit qu'avant d'accuser son voisin de sentir mauvais, on doit regarder si l'on n'a pas marché soi-même dans... l'opponax — devrait bien avant que de fulminer des insanités, balayer les écaillures bléautes et verdoyantes qui encombrant sa salle de rédaction. Le Progrès, ce fumiste austère qui grimpe sur le piédestal de la morale, nous regarde si dédaigneusement et nous montre du doigt les projets de M. Delattre, ne songe pas qu'il en serait la première victime. Il ne craint même pas de se déshonorer en prenant la défense de la fille Elodie Valois, qu'il appelle une jeune personne et sous le nez de laquelle il irait presque jusqu'à brûler de l'encens. Le chantage ?... n'est-ce pas là plutôt qu'il faudrait l'aller quêter ?

Va ! continue, Delaroche mon ami ! soutiens qui tu voudras ! soutiens ton subordonné Louis Git, qui soutient Marguerite la Nantaise ! Expectoré les plus véneuses saletés et distribue tes dessins obscènes ! Il est une chose que tu ne songes peut-être pas à faire distribuer au coin des rues, c'est l'acte d'accusation qui te fut lu en 1872 sur les bancs de la Cour d'assises, — tu n'as qu'à me faire signe, habile roublard et je le ferai distribuer, moi, gratuitement après l'avoir fait tirer à 100.000 exemplaires !

LES

ÉCRITS PORNOGRAPHIQUES

M. Humbert, garde des sceaux, a déposé mardi, sur le bureau de la Chambre, une proposition de loi, tendant à réprimer les abus de la presse pornographique.

La Bavarde félicite monsieur le garde des sceaux.

Notre attitude ne surprendra personne. Depuis un an, nous peignons les mœurs légères. Notre feuille s'est fait l'écho des louchards interlopes, mais toujours d'une plume discrète et polie. Le moi malpropre n'est pas pour nous, le moi propre. Nous avons étalé le vice tel qu'il est, mais avec des pudeurs de gardiens de morgue, qui mettent aux cadavres nus des ceintures de fer. Nos colonnes sont des dalles. Nous avons fait défilier le joyeux bataillon des impures ; nous avons raconté la vie de chacune d'elles. Nous avons montré la grosse fille de ferme lubrique sous l'énorme coquette à la mode. Si des naïfs croient encore à l'amour de toutes ces buveuses de bocks, c'est qu'ils ont la crédulité chevillée au corps.

La Bavarde est une œuvre saine : quel que chose comme une balayuse publique. Aussi la Bavarde, est-elle avec M. Humbert contre les journaux pornographiques.

La Chambre votera cette loi : une loi de salubrité publique. Mais cette loi sera imparfaite. Elle atteindra des petites feuilles sans nom, qui livrent à la foule illettrée une littérature infecte, elle laissera des auteurs, désormais illustres, publier des romans naturalistes, dans leur hideuse crudité. On ne lira plus les grivoiseries bêtes et écœurantes de tels et tels drôles, mais on lira toujours l'accouchement dans Pol-Bouille. Le roman aura droit de cité ; il s'étalera à la place d'honneur dans le salon, étant le livre du jour. La chaste jeune fille le feuilletera ; se déformant inconsciemment en lisant cette histoire qui donne la nausée, écrite avec de la fange et du fiel.

Certes, je ne veux point comparer l'auteur de Thérèse Raquin à ces pauvres diables qui corsent d'épices dégoûtantes, une mauvaise prose afin de la faire avaler. Je reconnais qu'il faut avoir un immense talent pour tirer de son cerveau l'Assommoir, que c'est là une œuvre forte, une œuvre véneuse, presque un chef-d'œuvre. Et, c'est précisément parce que M. Zola a du talent qu'il est coupable. En écrivant Pol-Bouille, il savait ce qu'il écrivait. Il a été immonde à dessin, ignoble à dessin, corrompu et corrupteur à dessin. Quand on met un tel génie au service d'une telle œuvre, on n'est plus une sommité de l'art, mais une calamité publique.

Mais que Zola s'appuie sur des précédents : il cite Balzac. Je me demande en quoi il ressemble à Balzac. L'auteur de la Comédie humaine avait, lui aussi, dans un plan magistral, groupé les divers types de la civilisation moderne, mais avec quel tact, quelle délicatesse, quel esprit. Zola se condamne en citant Balzac comme son maître. C'est reconnaître que Balzac sans tomber dans l'abject savait peindre le vrai, et que le vrai n'est pas le laid.

Jules Clarette dit de Zola, qu'il continue Balzac comme la rue de Pantin continue la rue Lafayette ; c'est positif. Il est sur la même ligne ; l'entrepreneur de la même tâche gigantesque. Mais il édifie des bonshommes de boue, quand Balzac édifie des bonshommes de bronze. Il n'a pas découvert Lantier, puisque Lantier c'est Alphonse. Mes Bottes, c'est Gavroche. Coupeau, Virginie, Gervaise, sont des exceptions : ce ne sont pas des types. Nana enfin, Nana, la stupide, la voluptueuse, la sensuelle Nana, c'est la courtesane bête que tous les auteurs ont connue. On les compte les immortels héros créés par Balzac.

Hé, mon Dieu, puisque Zola s'autorise de Balzac pour pomper des romans naturalistes, pourquoi ses imitateurs dans la presse qui pue, ne s'autoriseraient-ils pas des écrits si lestes de Piron, des contes graveleux de La Fontaine, et même de Voltaire ? On trouve dans les bibliothèques des amateurs de livres à vignettes, de ces bouquins que vierge ne doit lire. Le style en est aimable, facile, enjoué. Les journaux en question les continuent, eux aussi, comme M. Zola continue Balzac, comme la rue de Pantin continue la rue Lafayette.

Ce qui me surprend, c'est d'entendre des gens très graves déclarer qu'ils n'ont jamais lu Balzac. On n'avait vu s'étaler plus effrontément l'ordure et la licence. Parce que sur nos boulevards, on crie deux ou trois journaux rédigés dans le goût des histoires du très paillard Retif de la Bretonne, ou mieux encore, du marquis de Sade ; on crie à l'immoralité des temps, on espère qu'une pluie de feu viendra détruire, encore une fois, l'impure Gomorrhe, ayant approuvé M. Humbert, dans son ardent désir de distribuer des feuilles de vigne, sous forme de mois de prison. Je puis bien déclarer que ces clameurs me font sourire de pitié.

L'histoire de France n'est qu'une longue suite de pornographie. Les Valois et les Bourbons ont tour à tour mélé le dramatique à l'ignoble. Le trône et l'alcôve ; c'est d'une chambre à coucher interlope que la vieille Gaule recevait des ordres. On a vu plus que des maîtresses au roi, on lui a connu des... oh ! mon Dieu, Monsieur de Germigny, le moi m'échappe — on lui a connu des Quélus, des Livoir, des saint-Mégrin, des Mangeron. On ne disait pas alors : cherchez la femme ! Mais : cherchez l'homme ! François 1^{er} eût visité aussi souvent le docteur Ricord, que sa sœur Marguerite, si le docteur Ricord eût existé au commencement du seizième siècle.

Et les autres ? Et les belles marquises qui faisaient les ministres ? Et le Parc aux cerfs, et les quatre sœurs de Nesles partageant, la même nuit, le même lit ; il est vrai, que ce lit était dans une chambre du Louvre. Louis XV meurt pourri.

Et le Directoire, qui habille les femmes en déesses, les jantes nus jusqu'à la ceinture et les épaules découvertes.

Chaque siècle a eu son heure de corruption. On n'arrête pas la nature en rut. On ne peut que lui interdire la place publique.

« Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille. » Ce qu'on doit désirer, c'est que ce cochon s'éveille le moins souvent possible.

La pornographie est un mot nouveau. Mais Seigneur, que la chose est vieille. Qu'on feuillette dans les ouvrages anciens, on verra que la Grèce ne connaissait pas nos scrupules : le naturalisme dans l'art, chez elle, s'étale cyniquement. Les fresques des villes disparues nous laissent deviner des immoralités monstrueuses.

L'obscurité se retrouve dans les peintures murales dont Raphaël crut la salle des bains au Vatican, avec lui Jules Romain et Carraché, tant d'autres, firent des groi-series que Zola trouverait risquées. Boucher, l'homme des petits amours, est un pornographe, comme Jean Sleen, Franz et Wilhelm Meris, les artistes hollandais, qui mettaient si ingénument leurs pinceaux au service des belles petites de ce paysan-soleil.

Mais l'obscurité se faufile presque sous les portails des églises, dans les chapiteaux des temples ; il peint le moyen-âge et ses mœurs dissolues.

Il n'y a rien de nouveau sous le ciel. La pornographie est une manifestation de la bête. La bête existe avant l'homme, elle existait encore après. Elle s'explique par ce mot de Zola, que je ne puis reproduire ici et que je tiens de Frédéric Champseur, — ce jeune collègue de la muse qui fut moins heureux que M. Damala. — « Quand l'écrit certaines scènes, lui disait Zola, je... B...r... »

Toutefois ce cochon qui sommeille dans le cœur. C'est ce cochon qui, en tous les temps, s'est éveillé et a produit ces pages d'une étonnante crudité qui font passer dans la chair des frissons malpropres et lubriques.

M. Humbert veut mettre un frein à ce dévergondage de plumes, il fait bien. Il ne nous rendra pas meilleurs ; du moins, il empêchera que la littérature descende au rang de chienne cynique étalant en plein carrefour l'obscurité et l'impureté.

Mais du moins, pas de demi-mesures. Une saleté qu'on vend trois francs en volume ne doit pas prétendre à l'impunité que celle qu'on vend deux sous dans un journal.

L. D'ASCO.

LES PURITAINS

A Olivier, Lapeyre et Co

L'incident du Concours hippique soulève une tempête de toutes parts, des bras s'agitent furieusement et des imprécations se vomissent ! De tous côtés on crie à la pornographie ! Le journal la *Bavarde* est mis à l'index et ses rédacteurs sont accusés de chantage par ceux-là même qui sont allés quêrrer le chantage comme ressource suprême. Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que parmi tous ces austères personnages qui parlent si haut et se drapent si majestueusement dans leur dignité de carton, il en est quelques-uns qui ne dédaignent pas de prêter leur précieuse collaboration à la petite infâme qu'ils conspuent aujourd'hui ! Il est juste que nous jetions à bas les masques grimés de tous ces tartufes de l'honneur de tous ces hypocrites qui, parce qu'ils ne peuvent plus s'aller froter au voisin, secouent compunctuellement la boue dont ils sont pleins, comme si ce voisin la leur avait communiquée ! Il est temps que nous montrions les dents ! l'époque des arlequinades est passée, il faut un coup d'éponge bien senti qui fasse voir à tous que la blancheur de toutes ces figures n'était que farine et que ceux-là même sont les plus indignes qui vont chaque jour la tête haute, faire les rodomonts et faufarconner au coin des rues !

A bas le puritanisme ! Foin de ces grandes paroles, de ces phrases creuses, de ces tirades colorées qui ne sont que vapeurs mensongères, retrousse les manches, *Bavarde* mon amie, nous allons commencer la lessive, nous allons cravacher tous ces mannequins !

Comme à la foire au pain d'épice, il suffit d'un soufflé, d'une bouillotte, pour renverser ces marionnettes de papier mâché, ces poudrards en plâtre, qu'un haillon, rouge ou vert, habille en pacha, ces bouillottes, nous les avons sous la main, à l'œuvre les amis, la dégringolade commence, nous allons rire !

Nous allons commencer par le sieur Olivier, ex-secrétaire de la rédaction au journal le *Réveil Lyonnais*. Celui-là eut été fort aise de collaborer au *Bavarde* ! Il essaya ; nous l'engageâmes même au début à raison de vingt-cinq francs par article, mais la prose était si lourde, ses inepties si nombreuses que nous fûmes obligés de ne pas continuer une étude qu'il avait élaborée sur les dansesuses ; si petits que fussent ses talents, il eut pu fournir quelque chose de potable au sujet des cortèges et chames de ballet, car il est expert en semblable matière, Monsieur Olivier qui, dénué de gîte, vivant aux crochets d'une ballerine du Grand-Théâtre est obligé d'aller coucher au logis de Mlle Blanche pour ne pas être réduit à dormir chaque nuit sur les bancs de la place Bellecour, ou contre les bornes des quais du Rhône. Nous avons conservé la prose, ignoble malandrin, et nous en donnerons quelques échantillons à nos lecteurs ; tes innombrables balourdises feront bien rire, nous en sommes persuadés ! Et ce n'est pas d'une signature plus ou moins fantaisique que nous accompagnerons ces éblouissements grotesques, elles seront signées de ton propre nom, Olivier ! tu m'entends !

J'espère bien qu'après ton amour-propre sera satisfait ; tu ne manqueras pas de te réjouir en voyant que ta littérature, après avoir moisi si longtemps dans la boîte aux ordures, voit enfin le jour et respire en plein soleil !

Peut-être aura-t-elle moins de succès que les portraits d'usuriers que tu faisais paraître, il y a un mois à peine, dans le *Journal de Guignol* ; après avoir tombé dans le ridicule, tu les ataquais ; tu saurais pourtant bien que le coup de fouet appliqué au cochon par un maraud n'a pas plus la ri-sion d'être qu'un coup d'épée dans la rivière ! Allons, polichinelle, relève le nez, ne sois pas si contrit ; les dettes dont tu

es criblé ne devraient pas t'affliger tant ; renonce dans ta poche les paquets de papier timbré qui pleuvent sur toi chaque matin, mets le poing sur la hanche, malamorne, ordonne à tes paupières de fourrer leur macabre plus épileptique ; j'attends au café Grand, chez M. Blanc, place des Terreaux, je te recommande ce restaurant, où tu pourras te repaître à bon marché, loin des recors et des créanciers. Numéro deux, sortez ! C'est au sieur Lapeyre, ancien rédacteur du *Réveil Lyonnais*, que j'intime l'ordre de passer sous la pompe. Toi, bohème de bas-étage, — je dis de bas-étage, car le véritable bohème est noble et cache, sous les plis râpés de sa redingote, un cœur loyal qui n'a jamais battu dans la carcasse, — toi, bohème de bas-étage, tu as arpenté à grands pas le chemin de l'oubli, tu l'es, toi aussi, grimpé en homme sérieux, laissant loin derrière toi les entrefilets à l'adresse de Joséphine O. D. Depuis, traînant cahin-caha ton existence de chiffonnier littéraire, tu as quéqué, d'étape en étape, les croûtes destinées à le nourrir ; aujourd'hui, tu deviens hargneux et tu montres les crocs pour mordre la main qui t'a nourri ! tu n'as même pas la reconnaissance du chien ; tu n'étais pas aussi fier, cependant, lorsque tu collaborais au *Bavarde*, tu ne brailais pas si haut lorsque tu touchais notre argent ; qui sait où tu iras mendier ton pain ce soir.

Après l'avoir payé tes articles, nous nous payerons la fantaisie de faire paraître encore quelques-unes de tes petites études, car nous possédons des monceaux de copies revêtues de ta signature.

Joseph, vous donnerez un coup de balai sur tout cela, et demain, s'il subsiste encore quelques immondices, vous jeterez une vingtaine de seaux d'eau dans la salle. En attendant, ouvrez les fenêtres, je vous prie, j'ai besoin de respirer un air plus pur que celui dont sont imprégnés mes poumons depuis que je parle de ces lâches.

MM. Albert et Cournot, que nous n'assimilons pas aux deux manants dont il vient d'être question, se dressent, eux aussi, sur leurs ergots.

Notre étonnement est grand de voir le gros Albert nous bombarder de ses méprisantes épithètes ! Nous n'édames jamais à nous plaindre de la façon dont il tirait notre journal, lorsque nous l'avions pour imprimer, les plus volumineux sont quelquefois les plus légers, les plus grosses giroquettes tournent souvent mieux que les petites ; nous voulons bien croire qu'il n'a fait qu'obéir à de lâches conseils.

Quant aux injures du sieur Frédéric Cournot, ancien rédacteur en chef du *Réveil*, elles ont sur nous fort peu de prise ; l'ex-membre de la Commune, qui s'intitule chef du parti démocratique lyonnais, sait mieux que nous qu'il ne suffit pas d'avoir fait faire le feu de peloton sur des Français pour acquérir le titre de véritable démocrate.

BENOÎT LOUP.

PRINTEMPS

Ah ! respirez, Lucy, cette première brise

Que la main du printemps demi-glacée encor

Laisse errer sur les flancs de la montagne grise

Aux feux du soleil qui s'endorit !

C'est le souffle qui va repeupler la nature

Réveiller la charnelle et parfumer les champs,

Faire du rossignol trilloter la voix pure

Et trembler le cœur des amants.

Toi que l'amour agite, ô ma charmante aimée,

Penche sur moi ton front, je veux dans tes grands

Yeux

Lire une strophe ardente et ma lyre charmée

La laissera voler aux cieux !

Printemps qui viens de naître

Ton ardeur me pénètre

Et je sens tout mon être

S'enflammer de désir,

Ton zéphyr qui caresse

Me fait rêver tendresse,

Amoureuse mollesse

Et languoureux plaisir.

Déjà la rose pousse,

Tout vit, et sous la mousse

L'insécste se trémousse,

Les oiseaux vont venir ;

D'une plus belle aurore

La montagne se dore

Et Lucy que j'adore

M'aime, quel avenir !

Ah ! respirez toujours cette première brise

Que la main du printemps demi-glacée encor

Laisse errer sur les flancs de la montagne grise

Aux feux du soleil qui s'endorit !

CRISPI.

LES BRASSERIES DE LYON

Le Télégraphe

C'est d'une façon bien drôle que j'ai connu

la brasserie du Télégraphe, voilà de

cela trois ans.

C'était en plein été, au mois d'août, le

soleil, chaud à outrance, rôtiissait impi-

toyablement les pauvres mortels, les pavés

des rues semblaient posés sur un courant

de lave incandescente, les chiens enragés

pullulaient, de toutes parts, des gens s'ar-

rétaient accablés, s'épongeant le front avec

découragement, et les commissionnaires

traînant leurs charrettes maudissaient la

municipalité qui leur refusait les monu-

ments que Paris doit à sir Richard Wal-

lace, tandis que les chevaux de fiacre ap-

pelelaient la mort à grand bennissements.

Je nageais dans la déche la plus affreuse

quelques amis généreux, m'ouvraient leur

table par ci par là, je végétais de la plus

cruelle façon, n'ayant au fond de ma poche

qu'une centaine de sols que je conservais

comme la prunelle de mes yeux, pour faire

face aux derniers besoins.

Après avoir écrit de tous côtés, sans

recevoir de réponses ni de mandats, aban-

donnant j'entrevois à travers le prisme peu

enchanter du désespoir, le vieux Rhône,

jaunâtre, s'entr'ouvrant pour me recevoir

dans ses flancs... quelques cercles fuyant,

puis plus rien !

Morne, découragé ? je me considérais comme mort, lorsque le souvenir me revint que je possédais à Amiens un vieux, bon, honnête d'onde qui ne demanderait pas mieux que de me tendre la main, si j'étais assez habile pour l'émouvoir par ma prose larmoyante.

Mais il eut fallu pour cela, cinq ou six jours, c'était trop, je pris une autre résolution ; arrachant une feuille de mon carnet, je rédigeai à la hâte la note suivante :

A monsieur Grégoire Dubontonneau,

ru des Sergents, Amiens.

Suis perdu : envoyez mandat télégraphique,

ne puis plus attendre, meurs de faim, vais me suicider.

NEVEN SABATTIER.

Comme une bombe, je me précipitai dans le bureau télégraphique et, recopiant fiévreusement la dépêche, je la tendis à l'employé qui me regardait d'un air dédaigneux de l'autre côté du guichet. — C'est un franc soixante-quinze, me dit-il en comptant les mots ; mais, au même instant, je sentis une main s'abattre sur mon épaule. — Non, c'est deux cents francs, dit une voix derrière moi. Je me retournai : vous comprendrez ma stupéfaction joyeuse, lorsque vous saurez que l'individu qui avait parlé n'était autre que mon excellent oncle Grégoire Dubontonneau. Je vis encore sa figure réjouie, ses yeux pétillants, son air bon enfant, « Viens prendre un bock, neveu, me dit-il en m'emportant par le bras, cela te fera du bien ; » et il eut un gros rire sonore en me entraînant de l'autre côté de la rue de Jussieu, à la Brasserie du Télégraphe.

Le Télégraphe est sans contredit l'une des plus coquettes et des plus originales brasseries dont s'enorgueillisse la ville de Lyon. Pour les étrangers, cet établissement passerait presque inaperçu sans une immense toile peinte par Mortier, et représentant un vieux Gaminbrun authentique, mélancoliquement accroupi près d'un bloc de pierre et tenant à la main une énorme chope dans laquelle une gracieuse servante des bords du Rhin laisse couler un fil de bière blonde. C'est bien lui, le vieux monarque, avec ses grands yeux d'azur sa trogne colorée, sa grande barbe ondulée et ses longs cheveux d'or ; on se rappelle, malgré soi, lorsqu'on aperçoit cette peinture, la légende du *Veilleur de nuit* :

Il était un roi bon vivant

Comme on n'en voit plus maintenant,

Souverain, dit une légende,

D'un coin d'une terre allemande...

La brasserie, très élégante à l'intérieur, est spacieuse et ornée de peintures un peu trop graves, représentant les cinq parties du monde. — A ces panneaux sévères, il serait préférable de substituer quelques joyeuses pochades à la Grévin, c'est du moins mon avis.

Assesoyons-nous ; le bock qui chez le seigneur Martineux s'appelle mousseline, prend ici le nom de dépêche, tout est télégraphique dans cet établissement, tout y est électrique ; le bock vulgaire s'appelle dépêche, et le double bock télégramme ; quant à l'apéritif télégraphe, je vous le conseille avant chacun de vos repas, lorsque vous dinerez au restaurant de l'entresol.

Rien de plus gracieux et en même temps de plus original que le costume des bonnes du Télégraphe ; il se compose d'une charmante petite toque de dentelle agrémentée de favoris bleues, d'une jaquette noire décolletée à angles, avec revers portant au sein de palmes d'or les initiales de la brasserie : B.-T.

Le col et les manches sont garnis d'une ruche serpentine blanche, et la poitrine ornée de lacets d'or en forme de brandebourgs, se termine par deux aiguillettes d'or ; aux basques et aux manches une rangée de boutons aux armoiries de la maison.

Quant aux aumôniers de maroquin noir, elles sont revêtues pour compléter l'illusion de l'inscription : dépêches.

L'esserveuse du Télégraphe sont au nombre de trois ; Marie qui prétendait qu'elle a besoin de monnaie, s'introduit au *Petit Lyonnais*, d'où elle ne rapporte souvent pas un sou, la plantureuse Justine, qui est obligée de doubler les lacets de son corsage, pour mettre un frein au dévergondage de ses appâts, et la petite Clotilde qui fut autrefois ouvreuse au théâtre des Célestins.

Parmi les femmes qui ont servi à la brasserie du Télégraphe, nous remarquons plusieurs notabilités de la sacoché, entre autres Antoinette de la Taverne de l'Est ; Foflon ; la très illustre et très paillard Jenny Bidel, actuellement à la Nuée-Bleue et la charmante Madelon qui mourut, il y a quelques temps, emportant les regrets de tous ses anciens clients.

La rédaction du *Petit Lyonnais* fréquente très assiduellement la brasserie du Télégraphe, au nombre des plus connus d'autrefois figuraient Sauret, Abel Perey, le bon gros Joseph Thivollet qui chaque soir venait faire sa partie de jacquet avec ses amis Tony Loup ou Deriaz, actuellement secrétaire de la rédaction du journal le *Radical*.

Parmi les clients actuels, nous trouvons MM. Sève, Annequin, le jeune Sigrist, du *Petit Lyonnais* et Loiseau le barbu, du *Lyon Républicain*.

Un des principaux habitués du Télégraphe, c'est le gros Mélin ; vêtu de son immense blouse blanche, le porte-plume à l'oreille, il arrive chaque matin à 7 heures et demie, faire sa première station et déguster son premier café en compagnie du très gros Max ; mais dans une journée il revient quelquefois s'asseoir vingt ou trente fois aux tables de la brasserie ; toujours affairé, ayant toujours la tête pleine de chiffres et de calculs, il semble jongler avec les combinaisons les plus embrouillées ; il arrive, ne s'assoit quelquefois pas et tout imprégné de l'odeur des billets de banque qu'il vient de lancer, il cause du nouveau journal qu'il va lancer ou de la publication qu'il va faire paraître.

Comme les écoliers, il aime beaucoup le jeudi : c'est son jour de flânerie, malheureusement ses employés ne lui laissent aucun répit ; à chaque instant, Bal vient l'avertir que les *Bavardes* sont épuisées ; demande-en cinq mille de plus, dit-il furieux ; il est donc écrit que ce journal ne me laissera pas achever tranquillement un bock ; la semaine prochaine, j'en demanderai cinquante mille, peut-être en aurai-je assez !

Quelques typographes du *Petit Lyonnais* et presque tous les employés du télégraphe fréquentent aussi la brasserie Roussel ; au nombre de ces derniers, nous voyons souvent le dessinateur Sainte-Marie, qui laisse de temps en temps sur la table des échantillons de son talent. Le club des Cyclistes

s'y réunit tous les vendredis dans la salle du restaurant, qui lui est consacrée à partir de huit heures et demie.

Le patron, M. Roussel, le fils et concurrent de la directrice des Deux-Passages, est un amateur de réclame ; il a fait photographier sa maison et reproduire sur cartes-annonces cette photographie qu'il distribue à tous ses clients ; il ne néglige rien pour faire connaître son établissement ; les albums, les agendas, les journaux, les affiches, tout lui est bon ; on m'a même assuré qu'il avait l'intention de faire fabriquer des allumettes portant le nom de sa brasserie. Chacun a sa marotte, mais il est bon de dire que l'établissement étant très bien tenu et parfaitement fréquenté, mérite bien cette publicité toujours croissante ; dans un mois ou deux, les enfants se promèneront avec les petits ballons rouges de la brasserie du Télégraphe.

Je terminerai en vous présentant l'ami Fritz, le chien de l'établissement, excellente bête qui ne montre d'aversion que pour les marchandes de fleurs et les commerçants en primeurs ; une dépêche, une ! tel est le cri qui retentit sans cesse à mes oreilles ; mais cela me rappelle que c'est aujourd'hui la fête de mon oncle Dubontonneau. Le brave homme m'ayant tiré d'une mauvaise passe, il est bien juste que je lui télégraphie mes souhaits.

J. SABATTIER.

LES EXPLOITS DE ÉLODIE VALOIS

Au Concours hippique

Au fond du vaste caveau qui t'est réservé dans le domaine des trépassés, réjouis-toi, Philippe VI de par le nom, réjouis-toi de vieux rois de l'antique branche des Valois. Votre illustre descendant s'est couvert de gloire ; pour elle, les trompettes de la victoire ont sonné leur fanfare la plus retentissante.

Non, la race vaillante des anciens preux n'est pas morte, chez quelques-uns il reste encore un peu de ce noble sang qui bouillonnait dans vos veines loquaces, tout bardés de fer, lance au poing, heaume en tête, vous courriez sus aux mécréants et aux infidèles.

Il reste encore un peu de ce courage chevaleresque dont vous étiez enflammés, et, par un hasard qu'on ne saurait expliquer, c'est dans le cœur d'une femme qui est allé se réfugier cet héroïsme des vieux pourfendeurs d'antan ! Que les héroïnes dont s'honore la patrie tressaillent sur leurs piédestals ! Que Jeanne la Lorraine abaisse son oriflamme en manière de salut, Jeanne la Lorraine qui chevauchait encore, à l'heure qu'il est, au beau milieu de la place Rivoli !

Que Jeanne Hachette s'incline sur la grande place de Beauvais, qu'elle s'incline, elle qui, depuis si longtemps, la hache menaçante, défend furieusement l'étendard de Charles-le-Téméraire, qu'elle vienne d'arracher à un soldat bourguignon !

J'ai nommé la très illustre princesse Elodie, dame de Valois !

Réveillez-vous nobles champions, réveillez-vous ! qu'un reflet de gloire illumine une fois encore vos cuirasses rouillées et que l'orgueil et l'orgueil en tête vous endormiez pour toujours, jusqu'à ce que les mille trompes du dernier Jugement venant vous tirer de votre sommeil vous soyez invités à pénétrer par les portes grandes ouvertes dans la salle des apothéoses des Valois, vous et votre illustre descendante Elodie.

Ecoutez la chanson d'un pauvre troubadour qui de castel en castel, va chantant les exploits d'une célèbre guerrière.

C'était au tournoi de Perrache, au Concours hippique ; toutes les nobles dames du demi-monde revêtues de leurs plus brillants costumes, se promenaient à l'entour de la piste, bavardant au hasard, s'arrêtant pour causer aux chevaliers et aux gentilshommes qui regardaient courir les palafrois de sang ; le soleil semblait avoir fait ce jour là un brin de toilette à l'intention de cette foule bigarrée, qu'il noyait toute de ses rayons vivifiants.

Bon nombre de jouvenceaux et de demoiselles se rafraîchissaient à la Buvette, caquetant gaiement, c'était au Concours hippique au tournoi de Perrache !

A la suite d'une altercation entre le directeur du journal la *Bavarde* et le sieur Louis Gît du Progrès, la dame Elodie Valois qui buvait en compagnie d'un vieux grison commença à s'émouvoir et sentit ses nobles nerfs s'agiter furieusement ; le vieux grison, protecteur de la princesse Elodie, ayant barboté quelques injures à l'adresse de M. Benoît Loup, sa compagne la fit taire et s'écria frémissante : « Laisse ce sale type, je vais lui casser quelque chose sur la figure »... c'était au Tournoi de Perrache, au Concours hippique.

Alors la dame de Valois se leva majestueusement — mènes de ses ancêtres, tressailliez ! — et, pleine d'une sainte colère, ombrello au poing, capote en tête, l'œil étincelant, la lèvre contractée, elle fondit sur M. Benoît Loup, avec l'évidente intention de lui passer son arme à travers le corps. C'était au concours hippique au tournoi de Perrache !

La lutte fut terrible, jamais l'illustre ba-tailleuse n'avait été aussi vaillante ; les dents serrées, les dentelles en désordre, meurtrissant le sol de ses talons cuirés, elle exécutait avec son ombrello les moulins les plus menaçants. Mais tout à coup, au moment où dame Elodie allait donner à notre directeur le dernier coup et le clouer inanimé sur le sable, celui-ci para si adroitement le coup d'ombrello qu'elle lui dirigeait que l'arme de la princesse se brisa et vola en éclats, à droite et à gauche. C'était au tournoi de Perrache ! au concours hippique !

Écumante, ivre de rage, la princesse de Valois, se voyant désarmée, prit son élan pour arracher les yeux de son antagoniste. Par bonheur, celui-ci fut assez lesté pour esquiver le coup, et d'un revers de main réussit à désarçonner le chapeau qui chevauchait sur la nuque de la belle ! Au grand ébahissement de la foule, le chignon lui resta dans les doigts.

Toute confuse, la vaillante Elodie s'alla réfugier auprès du bonhomme à mine truculente qui ce soir là lui servait de protecteur. C'était au concours hippique au tournoi de Perrache.

C'est alors que M. Benoît Loup sortit de

l'enceinte emportant à sa ceinture le scalp de son ennemie. Cette perenne nous l'avons conservée, elle repose en notre bureau sur un coussin de velours grenat, protégée par un globe de cristal ; elle est visible pour tous, tous les jours de 11 heures à midi ; nous en donnerons même quelques échantillons à nos amis de ce trophée capillaire, rapporté par notre directeur, du concours hippique, du tournoi de Perrache. DESCLAUZAS.

Au SALUT PUBLIC

Le *Salut Public* que ses lecteurs considèrent peut-être comme un journal sérieux, est au contraire à classer parmi les feuilles les plus légères qu'il soit possible de rencontrer. Le *Salut Public* nous accuse de chantage, nous dit, et comme nous l'avons déjà dit, et comme nous le répétons bien haut, nous n'avons jamais fait de chantage ! Nous avons été trouver les rédacteurs du *Salut Public* ; il nous a été balbutié que ledit *Salut* s'occupait fort peu des affaires de la *Bavarde* et qu'en parlant de chantage, il n'avait fait que copier les journaux du matin. — C'est absolument l'histoire de ce Normand qui traitait son voisin de voleur, parce qu'il avait entendu dire l'année précédente par le cousin du frère de sa femme, que le dit voisin n'avait pas la conscience très nette.

Nous défions toute la seigneurie des barguigneurs du *Salut Public* de nous prouver ce qu'ils avancent, et nous nous faisons fort de souffler à toute heure du jour, tous les individus qui viendront nous dire : Vous avez fait du chantage !

B. L.

Deux Pornographes

Avec l'aide de Monsieur Berlot, rédacteur à la *Décentralisation*, le puritain Olivier qui se défend si fort et qui semble repousser si loin la pornographie à l'intention de faire paraître prochainement un roman-feuilleton : *Pot-Bouille*, c'est un comble ! L'œuvre de Monsieur Zola prônée par l'austère Olivier ! Sur quelle pente glissante nous bon Dieu ! Un de ces matins nous recevrons le nom d'Olivier au front de l'*Événement Parisien* — c'est alors que le masque tombera réellement. A grands cris nous l'appellons la loi Humbert, et c'est pour fouailler ceux-là même qui nous trouvent répréhensibles que nous l'appelons.

Gaudissez-vous lecteurs !

Gaudissez-vous !

CANCANS ET POTINS

DU DEMI-MONDE

Philo retour de Nice, pourrait-elle nous dire ce qu'elle faisait jeudi dernier, en compagnie d'une de ses amies, à la gare de Genève, à l'arrivée du train de 5 heures.

Était-ce un nabab sérieux qu'elle attendait ? nous pourrions le dire, mais nous n'aurons de peur que son petit protecteur le sache ; faites attention à vous, belle Philo.

